De la peur à l'engouement

La photographie à la Cour d'Antananarivo au milieu du XIXe siècle *

par Helihanta Rajaonarison

« *C'est par la force des images*, pense André Breton, *que par la suite des temps pourraient bien s'accomplir les « vraies » révolutions ».*

Lorsqu'en 1855, sous l'impulsion de De Lastelle, alors seul Français autorisé à s'installer à Madagascar, le traitant Lambert arrive devant le prince Rakoto, le père jésuite Finaz l'accompagne en se faisant passer pour son secrétaire. Suivant les règles de la Cour, il apporte dans ses bagages quelques daguerréotypes

William Ellis s'étant vu refuser l'accès devant la reine plusieurs fois, il se renseigne sur les faits de Finaz (son rival catholique) avant de revenir à Madagascar où il est envoyé en mission d'observation par la LMS[1]. Ayant appris la disparition des traces des daguerréotypes de Finaz, Ellis organise sa revanche. C'est ainsi qu'il est venu avec des clichés[2] et des appareils photographiques, s'étant lui-même initié à la photographie avant son départ. De par le nombre de ses actions et de ses productions, on lui attribue facilement l'introduction de la photographie dans le Royaume de Madagascar en 1853. Ellis a effectué en tout quatre voyages à Madagascar. En 1853, 1854, puis 1856, et 1862-1865. Les deux premiers séjours se limitent chacun à quelques semaines à Toamasina, celui de 1856 à un mois à Antananarivo et le dernier dure trois années au service de la Cour dans la capitale.

En effet, lors de sa première venue dans l'Île en 1853 avec Cameron[3], les représentations iconographiques que les sujets de Ranavalona Ière (1828-1861) ont le loisir de voir se résument à trois portraits sur toile. Ce sont les portraits des cousins du roi Radama Ier (1810-1828) : Rahovy et Ratafika, des cousins de ce dernier, exécutés par Colombet[4] lors de leur séjour à Maurice en 1816, ainsi que l'effigie du roi Radama Ier brossée par Copalle en 1826. À la demande du roi, Copalle, enseignant de dessin à Maurice, vint à Madagascar pour exécuter son portrait. D'ailleurs Radama Ier fut son seul client et modèle. Mais celui-ci déclara ne pas être satisfait des services de Copalle[5] quoiqu'il lui laissât un tableau où on le reconnaît aisément.

Lorsque ce dernier quitte la Cour après avoir réalisé le portrait du roi, personne ne pratique encore l'art de la peinture.

Entre le départ de Copalle, en 1826, et le début de la photographie à Antananarivo, en 1853, presque trente années se sont écoulées dans l'Ile sans reproduction iconographique d'aucune sorte.

Pourtant lorsqu'on réfléchit au temps qui sépare la naissance de la photographie en 1826, en France avec les descendants de Nicéphore Niepce et Jacques Mandé Daguerre, et son apparition dans l'Ile en 1853, on peut remarquer qu'en dépit de l'éloignement géographique et de la lenteur des communications à l'époque, le décalage n'est pas si flagrant. L'introduction de la technique de la photographie par le missionnaire William Ellis en fait une nouveauté, voire une révolution dans le domaine de l'image dans l'Île. D'autant plus que le contexte du pays dans les années 1850 sous le règne de Ranavalona Ière n'est pas des plus aisés.

---

[1] LMS ou La Mission de Londres, une maison de propagation de l'évangile britannique ayant principalement œuvré dans le Royaume de Madagascar au temps de Radama Ier s'est trouvée fortement perturbées suite à la persécution des chrétiens par la reine Ranavalona Ière. Elle tâte le terrain par le voyage de son émissaire Ellis.

[2] Des photos de sa femme, de sa maison, d'après son journal manuscrit.

[3] Missionnaire de la LMS qui va revêtir de pierres le palais de la reine construit en bois par J. Laborde.

[4] Colombet est un artiste peintre que les deux frères ont connu à l'île Maurice où ils sont envoyés en mission d'observation par la Cour.

[5] Extr. de Copalle, *Voyage à la capitale du roi Radama : 1825- 1826 : journal de Copalle,* Antananarivo, Association Malgache d'Archéologie, imp. Raveloson, s.d, s.l.

I - Une nouveauté importée dans le royaume de Ranavalona Ière

La genèse de la photographie dans le Royaume de Madagascar remonte à l'époque de Ranavalona Ière. Cette dernière hérite de la relation étroite que le Royaume de Madagascar a nouée avec les Anglais à l'issue du traité de 1817 signé par son roi et le représentant du gouvernement britannique en fonction à l'île Maurice[6].

Ranavalona Ière succède à son mari sur le trône en 1828. Forte du soutien de ses puissants conseillers conservateurs, elle décide de repousser tout contact avec l'extérieur[7]. Ce faisant, la reine rejette la base du traité de 1817 et refuse de céder des droits aux commerçants étrangers. Les traitants Romain Defossés et Kelly ripostent par des attaques et des bombardements à Toamasina en 1845[8]. Ce conflit conforte la reine dans sa volonté de fermer son royaume à toute incursion étrangère.

Seuls Laborde, arrivé en 1831, et De Lastelle, quelques années auparavant, sont les *Vazaha* ou étrangers qu'elle retient sur ses terres en raison des services qu'ils lui rendent. Le premier par son industrie de Mantasoa, son ingéniosité ainsi que les soins qu'il apporte à l'éducation du fils de la reine, le prince Rakoto, et le second par sa distillerie de Mahela à la Côte Est. Mais accusé lui-même de connivence contre la reine après des années de bonne entente, elle le renvoie sans ménagement en 1857.

La Mission de Londres, première partenaire de Radama Ier dans son projet de modernisation par le biais de l'enseignement et du christianisme qu'elle développe avec ses missionnaires et ses fidèles malgaches est la première victime de la persécution. En effet, les œuvres de scolarisation et de christianisation se trouvent les premières perturbées car la reine voit au royaume des cieux qu'elles proclament une structure rivale à la sienne déjà en place[9].

Malgré ces indispositions dont elle souffre, la LMS ne veut pas lâcher prise, d'où son relais à l'île Maurice qui sert de point d'information sur l'évolution de la situation religieuse et surtout politique à Madagascar. C'est spécialement dans cette perspective de renseignements qu'elle envoie William Ellis, alors haut responsable de la mission, pour observer les réalités et ses œuvres dans L'Ile. Cette mission a lieu justement au moment où Ranavalona Ière rouvre le port au commerce en 1853.

Ainsi William Ellis, secrétaire aux « affaires étrangères » de la LMS, arrive à Madagascar pour la première fois, mais la reine ne lui permet pas de monter à Antananarivo. De retour à son poste de Maurice, il se prépare pour un autre séjour dans l'Ile. Il s'informe sur les pratiques diplomatiques qui consistent à « éblouir » la Cour afin d'en gagner les faveurs et de bénéficier d'un séjour dans le pays qui lui permettrait de concrétiser ses propres objectifs. C'est ainsi qu'il s'initie à l'art de la photographie auprès de Georges Fenton en Angleterre. Ses séjours en Polynésie et Hawaï pour les comptes de la Mission l'enrichissent et il ne refuse pas de venir et revenir à Madagascar malgré les obstacles.

Comment, dans cette situation difficile, la photographie a-t-elle pu se faire une place, et comment la haute société d'Antananarivo l'a-t-elle perçue ?

II - Une ingérence étrangère se profile…

La pratique photographique ne s'implante dans la capitale et ne recrute des adeptes que grâce à la persévérance d'Ellis car la bienveillance royale lui fait défaut. En effet, depuis que Ranavalona Ière organise le cloisonnement du royaume, ses sujets ont perdu l'habitude de croiser des *Vazaha* dans leur vie quotidienne. Ainsi, le fait de voir Ellis, qui plus est chargé de bagages insolites d'un nouveau genre, suscite des craintes. Aller chez lui serait mal vu et pratiquement considéré par la reine comme fréquenter un ennemi.

Par ailleurs, la reine n'a jamais manifesté un enthousiasme particulier envers la photographie. L'appareil

[6] Le *Traité de 1817* signé par Radama Ier et Farquhar, représentant du gouvernement britannique, stipule l'abolition de la traite par les Malgaches et en retour le versement de différentes indemnités par les Anglais.

[7] Les missionnaires ne se sentent plus à l'aise suite aux différentes décisions royales relatives à leurs actions et préfèrent quitter l'Île. En effet, tantôt la souveraine interdit la Cène, tantôt elle interdit les cultes publics. Aussi, vite, après le départ de ces derniers, la reine pourchasse les chrétiens à partir de 1837.

[8] L'oligarchie de Ranavalona Ière se passe des clauses du Traité de 1817 et veut appliquer ses propres lois aux traitants étrangers, d'où le mécontentement de ceux-ci et les violentes réactions à Toamasina en 1845.

[9] Les adeptes du christianisme se disent appartenir à un autre maître (le dieu des chrétiens) et à un autre royaume (le royaume des cieux) et sont sujets d'un autre ordre ; ils se disent tous frères et égaux refusant ainsi la hiérarchisation sociale qui prévaut dans le royaume. La reine voit un tel affront dans le geste qu'elle se met aussitôt à attaquer ces « traîtres » que sont ces chrétiens.

photo du missionnaire incarne pour elle un symbole de l'ingérence étrangère. En fait, sa réaction est liée à son respect des valeurs traditionnelles. On considère l'âme d'un individu comme sacrée donc inviolable, elle reste une propriété personnelle. Or visiblement la photographie capture dans la chambre noire l'âme d'un individu pour ensuite la transposer sur du papier que tout le monde par la suite peut voir et manipuler. Ainsi, pour Ranavalona Ière et plusieurs de ses conseillers, se faire photographier c'est accepter de se faire voler son âme, ce « double humain individualisé » comme le dit H. Deschamps.

En rapport à cela, la prise en photo des terres n'est que le pendant de la capture de l'âme, ce qui signifie que prendre en photo les terres des ancêtres revient à commettre un sacrilège. C'est mettre l'indépendance en péril et amorcer le début de l'accaparement du pays par l'autre. En somme, aux yeux de la reine et de nombre de ses sujets, la photographie ne peut être que nocive.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle s'est abstenue de rencontrer Ellis personnellement. Elle n'a jamais manifesté l'envie de se faire photographier par le *Vazaha*. Pourtant, Ellis ne considère le comportement de la reine que comme de la naïveté par rapport à la photographie. Il note dans son journal : *"Un officier du palais m'a dit que la reine a une idée superstitieuse de la photographie"*[10].

Le fameux portrait de la femme tout de rose vêtue debout à l'ombre d'un arbre, une couronne sur la tête, un mouchoir à la main gauche, n'est pas celui de Ranavalona Ière comme on le présente dans les manuels et les musées. En réalité ce portrait brossé par Ramamankirahina[11] est une copie en peinture exécutée à partir de la photo de la princesse Rabodo, future Rasoherina, réalisée par Ellis le mardi 23 septembre 1856. Le cliché de la princesse est conservé avec d'autres photos faites par Ellis pendant la même période. Il est présent dans le catalogue *Ny fiasan'ny fahagagana : ny fakan-tsary teto Madagasikara* et le récit de sa réalisation se trouve dans le journal d'Ellis intitulé *The three visits.*

Le « portrait » de Ranavalona Ière (peint par Ramamankirahina) ***et son original*** ***la photo de la princesse Rabodo (par Ellis, 1856)***

[10] Ellis, *Three visits in Madagascar*. En 1856, il profite d'un mois de séjour avant d'être expulsé car accusé de connivence dans un complot contre la souveraine. Il ne revient pour une dernière fois que lorsque Ranavalona Ière sera morte en 1861 et où il sera recruté comme photographe de la cour.

[11] Artiste peintre malgache des années 1920 qui a bénéficié d'une formation en art de la peinture dans l'Ecole des Beaux-Arts de la Colonie.

En vérité, la reine Ranavalona Ière n'a jamais accepté de se faire photographier par le missionnaire photographe présent dans son royaume ; et son seul contact avec Ellis a lieu le jour de l'arrivée de ce dernier dans la capitale lorsqu'il se présente à la cour du palais pour présenter le *hasina*. Ce fut leur première et ultime rencontre. Ellis le relève d'ailleurs dans son journal de voyage. Il a pu assister à quelques fêtes organisées par la maison royale, mais n'a jamais eu d'autres occasions de revoir la reine[12]. En revanche, Ranavalona Ière n'aurait pas pu contacter quelqu'un d'autre si elle désirait avoir une photo car Ellis est à l'époque l'unique photographe présent dans le royaume.

L'attitude de la reine s'inscrit dans la ligne d'une politique générale tendant à protéger le royaume des apports étrangers perturbant les esprits. En ce sens, cette réaction justifierait l'observation d'un photographe inconnu de la période coloniale disant : *"Je remarque combien les Blancs sont plus lents que les Noirs, qui comprennent la signification d'un appareil photo, une arme, une voleuse d'images et d'âmes, un fusil, un œil maléfique."*[13]. Ranavalona Ière est consciente des dangers que l'appareil photo peut apporter d'où son refus catégorique.

Bien des années plus tard, on note une attitude similaire de Rainilaiarivony, Premier Ministre et Commandant en Chef de l'armée (1864-1896) : il craint un assassinat lors des séances de photographie auxquelles il est soumis durant son exil dans la ville d'Alger après l'abolition du Royaume de Madagascar en 1896.

Mais les Malgaches ne sont pas les seuls à avoir réagi négativement à la photographie. L'Ecossais John Thomson, un photographe venu en Chine pendant la même période, relève que plusieurs Chinois le considèrent comme « un messager de la mort », et il continue dans son journal par : *" J'ai vu des malheureux […] tomber à genoux et me supplier de ne pas leur voler leur ressemblance ni leur vie avec mes lentilles fatales"*. A Madagascar, selon Ellis, beaucoup de personnes s'enfuient à sa vue et à celle de sa boîte d'acajou que certaines personnes qualifient de « faucheuse d'âme ».

Pour montrer que la photographie ne tue pas, qu'elle est inoffensive, Ellis doit ramener devant les réticents des personnes photographiées restées bien en vie[14].

En fait, après avoir obtenu l'autorisation de circuler dans la capitale, Ellis semble oublier la dimension politique de l'appréhension royale. Or c'est la politique royale qui va décider du sort de la photographie à la cour d'Antananarivo. La preuve, après la disparition de la reine Ranavalona Ière, une véritable course à la photo va s'établir et P. Bourdieu le constate : *" L'image photographique, invention insolite qui aurait pu déconcentrer ou inquiéter, s'introduit très tôt et s'impose très rapidement."*[15]

III - Quand Radama II s'intéresse à la photographie

Contrairement à la reine et à son attitude intransigeante, son fils Rakoto, futur Radama II (1861-1863), et son entourage manifestent le plus grand intérêt pour cette nouveauté importée d'Europe. Dès le début, le prince est conquis par la photographie ; son attirance et sa curiosité, en scrutant le dispositif de prise de vue lors d'une première visite chez le missionnaire, n'échappent pas à ce dernier[16].

Après ce premier contact, quatre matinées de suite, il envoie des messagers demander à Ellis s'il désire le prendre en photo. Le 22 août 1856, le premier négatif est tiré. Cela lui plait tellement qu'il pose de nouveau sans hésiter. Le lendemain, il n'hésite pas à conduire sa femme Rabodo, la future reine Rasoherina (1863-1868), à la maison studio d'Ellis.

De nombreux notables suivent l'exemple du couple princier et on peut imaginer l'affluence chez lui quand Ellis dit : *"Beaucoup de gens veulent être photographiés"*. Et il poursuit : *"Quand, après avoir pris ensemble le petit déjeuner, le couple royal quitte le studio à 10 h, un officier richement habillé arrive et demande à être pris en photo. Plus tard, un prince arrive en compagnie de deux dames de la cour et demande à faire une photo d'elles pendant qu'un messager m'informe que deux amis spéciaux de la princesse veulent*

[12] Ellis, *Three visits...*
[13] C'est l'observation d'un photographe anonyme cité par J. Agee et W. Evans en 1939, *Louons maintenant les grands hommes,* Paris, Plon, 1972.
[14] Ellis, *Threee visits...*
[15] P.Bourdieu : Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie, Paris, Minuit, 1964.
[16] Ellis, *Three visits…*

être photographiés et qu'ils viendront demain matin."[17] Seule la hauteur du soleil l'arrête dans ses prises de vues[18].

Outre le grand nombre de personnes qui se présentent au studio, l'enthousiasme est particulièrement perçu au travers des mimétismes et décors recherchés dans les portraits individuels des dignitaires. Cette attitude confirme la remarque de Balzac qui dit que *"Presque tous les hommes affectionnent une posture par laquelle ils croient faire ressortir tous les avantages dont les a doués la nature."*[19]

Ainsi, des habits somptueux, des bijoux, des fleurs et des accessoires de toutes sortes rehaussent l'allure déjà imposante des modèles devant l'objectif. Le temps des inquiétudes est passé. Des notables en photo montrent leur aisance et leur splendeur. Ellis décrit des manières masculines : *"La pose de manière noble, à la façon des chefs d'Etat d'Europe. Plan sur ¾ du visage, il n'y a pas de face-à-face à l'objectif, une des jambes avancée, une main sur la table et l'autre tient le pommeau d'une épée."*[20]

Dans une série de trois portraits en plan, Radama II, Rainilaiarivony et Rainimaharavo adoptent la même pose décrite plus haut. Les femmes rivalisent d'élégance car aucune ne veut être vue dans une posture qui ne mettrait pas en valeur le goût ou la richesse de sa mise. Les préparatifs vestimentaires des séances photo correspondent aux fastes des tenues lors d'événements dans les grandes maisons tels que les note J. Carol lors du mariage d'un enfant d'un grand dignitaire et un soir lors d'un bal à la Résidence pendant lesquels il s'étonne de la somptuosité des atours. Il dit reconnaître l'assimilation des notables Merina quant au paraître français depuis les assemblées de dimanche, et les fêtes officielles jusque dans les fêtes privées. Bref, la photographie ne devrait être que le reflet de la face la plus belle, la plus admirable, la plus éclatante de notre existence.[21]

La compréhension de ces fonctions de la photographie conduit principalement les membres de la haute société d'Antananarivo à accorder une attention particulière aux séances de prises de vue. Dès lors, « *Fihetsiketsehana »,* ou le souci du paraître, devient le mot d'ordre des séances de photo où l'on se montre sous son meilleur jour et dans ses plus beaux atours.

Mais la frénésie autour de la photo n'est-elle pas le signe d'une acculturation ou plutôt d'une appropriation de la pratique ?

Conclusion

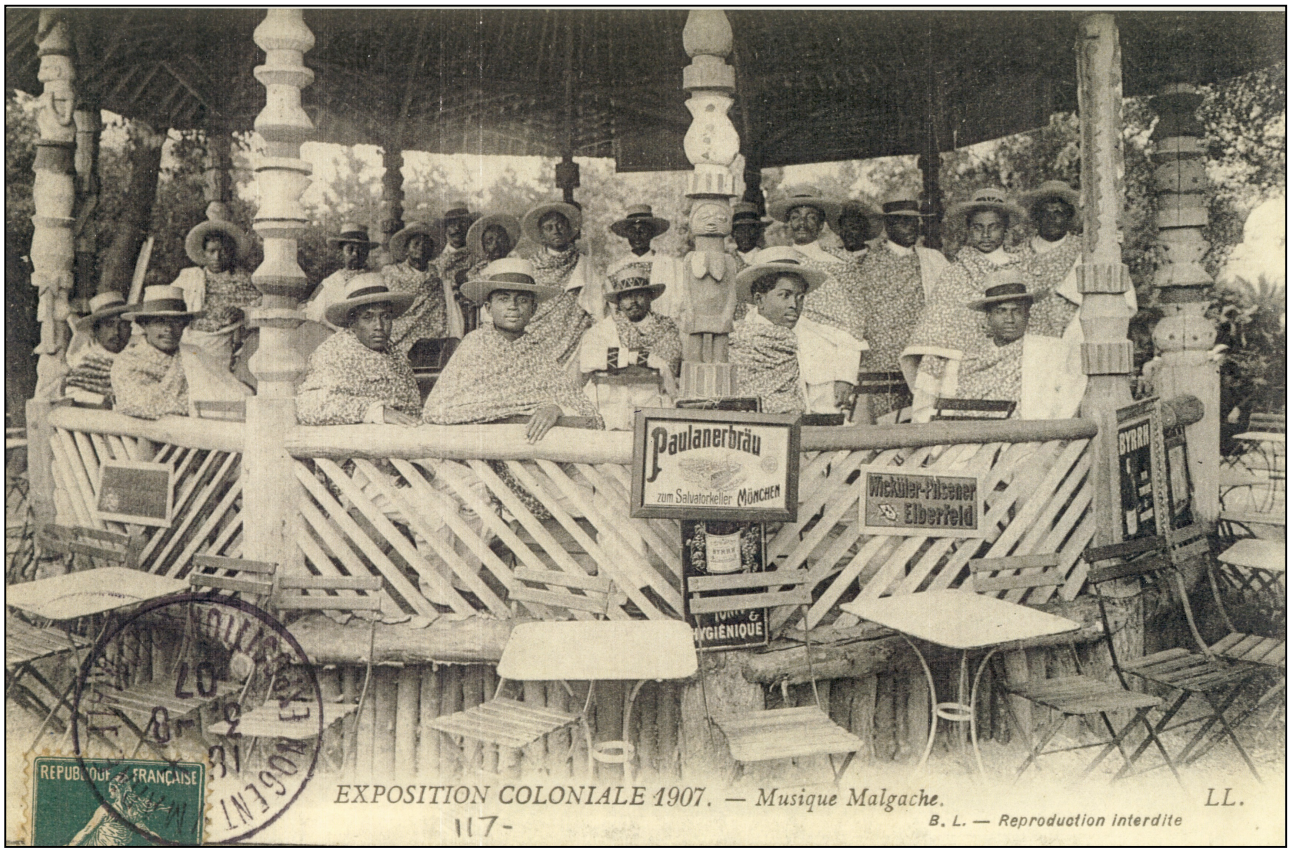
L'introduction de la photographie dans le Royaume de Madagascar marque le début d'une ère nouvelle. Or ce sont les comportements politiques des souverains qui restent principalement à l'origine des différentes réactions face à cette pratique. C'est ainsi que d'un règne à l'autre sont nées des réactions négatives suivies d'une folle attirance tout à l'image des souverains successifs. La peur sous Ranavalona Ière est vite refoulée et les séances de prises de vues se font à un rythme effréné quand Ellis bénéficie de la largesse du roi Radama II. Il devient d'ailleurs photographe officiel de la Cour de 1862 à 1865. Bref, le développement de la photographie est rythmé par les décisions royales quoique, dans la pratique, les modèles en aient saisi le sens social dès le début ; pour en faire d'ailleurs un autre élément de différenciation sociale efficace. C'est de ce fait que la photographie à Antananarivo au milieu du XIXe reste un apanage exclusif des membres de la haute société. N'en est-il pas de même chez les photographes de studios qui jusqu'à ce jour, appellent leurs clients « gens de bonnes familles » ?

*
Ce texte est la version remaniée d'une communication à la Biennale de la Photographie d'Antananarivo (2005).

[17] Ellis, *Three visit…r*
[18] Quand le soleil est au zénith, il laisse trop d'ombre sur le visage des sujets d'où la mauvaise qualité des photos.
[19] P.Bourdieu, op cite.
[20] Ellis, cité par S. Peers, "William Ellis : photography in Madagascar 1853-1865", in : *History of Photography,* vol.21, spring 1997, pp 23-31
[21] A. Sow Fall, , "Souvenir d'une photographie confisquée", in : *Revue Noire, anthologie de la photographie africaine*

Bibliographie

- Hemerson Andrianetrazafy, "Considération sur l'évolution de la représentation plastique à Madagascar", *Madagascar- fenêtres*, janv- juin 2000, p p.43-54.
- André Copalle, *Voyage à la capitale du roi Radama : 1825- 1826 : journal de Copalle*, Antananarivo, Association Malgache d'Archéologie, imp. Raveloson, s.d, s.l.
- (J.A) Cuadrado, "Mémoires du Céleste empire", *ADArchitecture Digest*, n°4, juillet-août, 2000, pp. 89-93, p. 142.
- William Ellis, *Three visits to Madagascar 1853-1854-1856 including the journey to the capital*, London, Spottiswood, 1858, 472 p.
- Simon Peers, *The working of miracles: the photography in Madagascar 1853-1865=fiasan'ny fahagagana,* Antananarivo, MKSF, De la Rue, 1995, 70 p.
- Simon Peers, "William Ellis : photography in Madagascar 1853-1865", *History of photography,* vol.21, spring 1997, pp. 23-31.
- Ida Pfeiffer, *Voyage à Madagascar,* Paris, Hachette, 1862, 312 p.
- Françoise Raison-Jourde, "Individualisation et production d'identités dans la société merina au XIXe siècle", *Omaly sy Anio,* n°29-32, 1989-1990, pp. 173-185.
- Helihanta Rajaonarison, *Photographie et société à Antananarivo du milieu XIXè au début du XXè siècles*, DEA d'Histoire, dir.Gabriel Rantoandro, Université d'Antananarivo, 2002, 99 p.
- Revue Noire, *Anthologie de la photographie africaine et de l'océan Indien,* s.d.
- Vassé(Capitaine), *Journal de mon intendance près de son Excellence Rainilaiarivony, ancien Premier Ministre de la reine de Madagascar, 1896-1897 en Algérie,* vol. I, Alger, 1897, 552 p., manuscrit.



En 1907 à Nogent-sur-Marne (carte postale LL. –Lévy et Fils)